

Marianne Gullestad

*Université de Trondheim (Norvège)*

## **Les constructions du moi et de la société dans les récits de vie de gens „ordinaires”**

Dans cette intervention, j'aimerais présenter quelques résultats préliminaires d'un projet à long terme. En 1988, le sociologue Reidar Almås et moi avons organisé en Norvège un concours national d'autobiographie. Le concours s'intitulait „Ecrivez votre vie” („Skriv ditt liv”). Notre méthode de travail est décrite dans l'article *Ecrivez votre vie*, publié dans „Cahiers de Sémiotique Textuelle”, 20, 1991:43–64. 630 personnes ont écrit leurs récits et les ont envoyés. La compétition comportait un jury, des prix, la possibilité de publication, ainsi que la promesse de l'anonymat pour ceux qui le préféreraient.

Dans ma partie du projet, je fais une analyse des constructions du moi et de la société dans des récits de vie sélectionnés. Je m'intéresse en particulier aux dilemmes moraux: les façons différentes de construire le moi et la société impliquent souvent des valeurs différentes ainsi que des dilemmes moraux différents.

Comme anthropologue social, je considère que j'ai beaucoup à apprendre de la critique littéraire, mais j'observe aussi que la critique littéraire peut avoir quelque chose à apprendre des sciences sociales. L'ère de la critique post-structurale nous a présenté un fait paradoxal. D'une part, l'intérêt populaire pour les biographies et les autobiographies est formidable. Ces genres sont tous les jours répandus dans des groupes sociaux nouveaux. Je vois l'intérêt populaire à l'au-

tobiographie comme une réaction contre la modernité, et en même temps comme une expression de la modernité. Dans la vie moderne, les traditions ont largement perdu leur autorité évidente, et l'individu se tourne réflexivement vers lui-même. L'écriture autobiographique peut être interprétée comme une préoccupation réflexive intégrant la création et l'objectivation de l'identité.

D'autre part, en même temps que l'intérêt général pour le genre autobiographique s'est développé, son statut analytique est devenu plus ambigu. Pour le chercheur, le choix se présente souvent comme un choix entre l'utilisation simpliste des récits de vie comme „données”, et une lecture post-structuraliste qui les textualise et les sépare des gens qui les ont produits et des mondes sociaux où ils sont lus.

Dans mon projet, j'essaie de développer une perspective théorique et méthodologique dans laquelle la relation entre les récits de vie et les mondes sociaux est redéfinie. En combinant des méthodes différentes, il serait possible d'éviter des utilisations naïves de ces récits comme „histoire”, d'élargir la conception de l'histoire en incluant des expériences personnelles et la subjectivité, et (ce qui est le plus important), de montrer comment le textuel et le social se constituent dans la réciprocité. Les récits, les mots et les classifications construisent la réalité sociale autant qu'ils l'expriment. En essayant de reconstruire leurs expériences aussi exactement que possible, les auteurs sont activement impliqués dans une construction du monde et de leurs identités dans ce monde qu'ils constituent et habitent à la fois. Ils cherchent à donner une forme aux modalités de la réalité sociale et à s'accommoder ainsi de leurs positions multiples et changeantes. Les récits de vie ne sont pas seulement des produits sociaux, ils sont aussi largement producteurs du social, écrire et lire ayant toujours été des événements situés socio-historiquement. Le champ ainsi défini, il ne faudra pas lire les autobiographies comme des traductions de la vie en textes, mais aussi, jusqu'à un certain point, comme la vie même.

A mon avis, le présent est un moment très prodigieux dans l'analyse autobiographique. Nous semblons nous situer à un moment

de convergence de l'analyse textuelle, des sciences sociales et de la théorie de la science. Comme je la comprends, cette convergence peut être résumée par la notion de réflexivité.

Les chercheurs en sciences sociales, dans leur quête du „fait objectif”, ont souvent considéré la nature réflexive des récits de vie comme une impureté. Mais la nature réflexive ne doit pas être considérée comme telle. Tout au contraire, la nature réflexive constitue la valeur essentielle de ces textes comme documents humains. Au lieu d'éliminer ces soi-disant impuretés, il faut les théoriser et les analyser.

Pour exemplifier ma méthodologie, je vais maintenant présenter quelques aspects d'une longue analyse en cours, consacrée à un seul récit de vie. Je fais dans mon projet une comparaison entre un petit nombre d'autobiographies, et celle que je veux présenter ici fait partie des autobiographies sélectionnées. L'analyse textuelle me permet d'éclairer et d'analyser les contextes impliqués. Des valeurs culturelles, de même que des conceptions de soi et de la société, se trouvent tissées dans les constructions textuelles. Une lecture très prudente est donc nécessaire pour les faire apparaître. Le récit dont je m'occupe est écrit par une jeune fille de 15 ans, que j'appellerai Cecilia. Sa vie est „ordinaire”, sans événements saillants. Son père est maître artisan, sa mère est professeur à l'école primaire, elle a plusieurs frères et soeurs, et vit en Norvège dans une maison avec jardin dans une petite ville côtière. Il s'agit d'une analyse de presque cent pages, et je ne peux donner ici qu'une toute petite idée du contenu.

Le récit de Cecilia est construit comme une collection de souvenirs fragmentés, encadrés par deux introductions et deux conclusions. Elle commence ainsi:

Je suis assise là, à réfléchir à ma vie passée. Des fragments d'événements papillonnent dans ma mémoire, mais ma vie n'a aucune unité, elle se loge à l'arrière de mon cerveau et refuse de venir en avant pour que je la retienne et la mette sur papier. Je voudrais écrire beaucoup de choses, mais ces choses refusent la forme que je veux leur donner. [...] Les mots sont devenus mes ennemis, ils se

moquent de moi! LES MOTS ONT TOUJOURS ETE MES AMIS. Je signe un pacte avec mes souvenirs: je les écrirai comme EUX le souhaitent.

Dans les premières lignes de son histoire, Cecilia évoque la problématique de l'écriture et de ce qui s'y trouve en jeu. Ces réflexions métadiscursives servent de justification à la structure associative et non chronologique qu'elle donne à son récit. Elles sont suivies par un souvenir assez récent qui donne au lecteur la clé du point de vue de Cecilia au moment de l'écriture:

15 ans ... Je suis assise sur le lit et je regarde devant moi, vers le néant. Les lumières sont allumées, mais je ne vois que l'obscurité, et le sombre néant me regarde en retour avec haine. Je veux seulement mourir. [...] Je n'arrive pas à faire mes devoirs scolaires. Je soupçonne que demain, je vais avoir une interrogation de physique, et que je devrais m'y préparer. Mais je ne peux pas. Un cri silencieux éclate en moi. Je ne devrais pas vivre, mais je suis trop trouillard pour mourir ... Je me laisse glisser doucement sur le sol, regardant toujours de façon apathique le néant, [...] DIEU! Pourquoi est-ce que cela m'arrive à moi? Aidez-moi, je voudrais être normale, comme tout le monde.

Cette citation indique au lecteur que la narratrice, à 15 ans, trouve la vie si excessivement difficile qu'elle contemple le suicide. Elle ne dit pas ici quels sont ses problèmes, mais vers la fin de son histoire, on apprend qu'elle est amoureuse d'une fille et que ces sentiments la terrifient. Elle décrit ici une séparation entre elle et son corps, et dans le cri silencieux à Dieu, elle opère une séparation énergique entre elle et „tous les autres”, entre elle et ceux qui sont „normaux”.

A partir de cette sombre introduction, Cecilia crée un contraste frappant par un retour sur le passé et la présentation de souvenirs de sa très petite enfance:

4 ans ... en route pour le jardin d'enfants. Je suis si excitée, si excitée ... Cela va être drôle de rencontrer d'autres enfants et de jouer avec eux, [...] J'ai l'habitude de jouer toute seule. C'est très pratique, on peut parler un langage secret qu'on est seule à comprendre, pas vrai? Et je peux garder tous mes jouets pour moi, en paix, je peux faire ce que je veux. C'est dégoûtant (*ekkelt*), je ne remarque pas quand j'ai besoin d'aller faire pipi. Maman se fâche un peu parce que je

mouille ma culotte, mais qu'y puis-je? C'est dégoûtant de mouiller sa culotte alors qu'on est au jardin d'enfants. Les autres ne le font pratiquement jamais.

Ceci n'est pas le souvenir le plus ancien de son récit. Je trouve qu'il est intéressant qu'elle commence l'histoire de son enfance au moment où elle quitte la maison et la famille pour aller au jardin d'enfants pour la première fois. Dans cette citation, on dirait que sa famille n'existe pas. Seule la colère de sa mère est mentionnée en passant. Ses quatre premières années sont presque décrites comme asociales ou pré-sociales. Partir pour le jardin d'enfants est raconté comme un moment de grande excitation, suivi par une déception. Elle signale à nouveau une opposition entre elle et son corps, ainsi qu'une opposition entre elle et les autres. Ces oppositions se retrouvent continuellement et forment un leitmotiv dans son récit, un réseau dynamique de tensions dans sa relation aux autres, comme dans ses propres idées et attitudes.

Dans mon projet, je regarde chaque récit en même temps comme un document humain unique et comme un dépôt de valeurs et d'idées culturelles. La suite de mon analyse du récit écrit par Cecilia offre un examen attentif des modèles que le texte offre pour comprendre la société moderne. Je parle par exemple de la construction de la société implicite où la compétition en tant que lutte pour la reconnaissance est la logique et le moteur de la vie sociale. Je parle aussi des problèmes d'identité et de différence, d'institutionnalisation du monde de l'enfance, d'absence de sens de groupe, de l'idée du corps problématique, et de l'accent mis sur la créativité et l'expressivité. Pour Cecilia, la danse et l'écriture sont en fin de compte des activités spirituelles. En dansant et en écrivant, elle perd son moi en même temps qu'elle le trouve. Dans ce qui suit, je présente seulement quelques éléments de la conclusion d'ensemble.

L'un des traits les plus saillants du récit de Cecilia est le fait qu'elle ne célèbre pas plus son enfance qu'elle ne l'idéalise. Elle se tient entre l'enfance et la vie adulte, éprouvant une forte ambivalence devant la croissance. L'autre trait frappant est l'absence totale de conscience de classe ou de sens de la communauté. En cela, elle

témoigne de ce que l'on considère comme une tendance générale des années 80 et 90. Cette absence d'intérêt pour les questions politiques traditionnelles n'est cependant pas liée à une forme d'immoralisme ou d'égoïsme. Les questions morales sont explicitement discutées à maintes reprises. Le problème essentiel de Cecilia est qu'elle veut faire ses propres choix et qu'elle n'accepte pas les choix que d'autres font pour elle („sa mère”, „les autres”).

Elle est aussi croyante. A cet égard, elle est à la fois atypique et typique. Atypique parce que même si la plupart des Norvégiens appartiennent à l'église officielle, dix pour cent seulement d'entre eux fréquentent régulièrement les églises ou les réunions à caractère religieux. Elle est cependant typique au sens où les tendances „New Age” des années 80 et 90 impliquent un renouveau religieux, et au sens où sa religion n'est pas du tout traditionnelle. Dans l'univers de Cecilia, il y a plusieurs façons de faire les choses. Elle ne semble pas vouloir s'appuyer sur les normes traditionnelles, au moins pas sans une réflexion préalable. Sa moralité est ancrée dans son propre jugement.

Son récit montre ainsi comment, dans la société moderne, la moralité se détache de la tradition, et quels sont les problèmes et les doutes impliqués. Chaque personne est, d'une façon beaucoup plus rigoureuse qu'auparavant, responsable de sa propre moralité. Parce qu'elle veut faire les choses à sa façon, Cecilia est particulièrement vulnérable au jugement des autres, et donc particulièrement dépendante du besoin de rencontrer des individus „uniques”, „spéciaux” qui seront en mesure de la soutenir et voudront bien le faire. De plus, il est possible de lier la construction consistante qu'elle fait d'elle-même comme **différente** des autres à son espoir joyeux de devenir poète, mais aussi à son appréhension plus douloureuse de devenir lesbienne.

La forme de l'autobiographie de Cecilia et ses réflexions sont également fascinantes. Elle trouve la forme fragmentée plus „naturelle” que la formule utilisée par de nombreux auteurs dans notre

collection: „Je suis née, [...] Mes parents étaient [...], Mon premier souvenir est”. Evidemment, du point de vue de la théorie littéraire, son récit est aussi construit que les formes plus fréquentes. Tandis que les formes les plus communes semblent être inspirées par le modernisme à ses débuts, la forme qu’elle utilise semble être inspirée par un extrême modernisme. Son récit montre également plusieurs tendances post-modernes. En termes de forme, la reconstruction de sa vie comme une collection d’épisodes émotionnellement intensifs – une série de „souvenirs papillonnantes” –, est proche d’une fragmentation post-moderne du temps en une série de présents perpétuels et intensifs. En termes de contenu, l’accent est mis sur l’expressivité et sur le corps.

Cecilia avance ainsi un réseau complexe de connaissances implicites et explicites quand elle écrit. Il est fascinant de voir que le modernisme et le post-modernisme soient tellement dans l’air du temps qu’on en rencontre les tendances dans le récit de vie d’une fille de 15 ans – issue du milieu conformiste d’une petite ville de la périphérie de l’Europe. Je crois que le film et la télévision ont été particulièrement importants, ainsi que la littérature populaire.

Dans sa conclusion poignante, elle insiste sur le fait que personne ne doit demeurer seul. Le problème essentiel de Cecilia, c’est la solitude, ce n’est ni l’argent, ni les vêtements, ni la politique. Elle lutte avec sensibilité et courage dans un monde social qu’elle identifie à la logique de compétitivité.

Pour moi, qui appartiens à une génération différente et qui viens d’un autre milieu de la société norvégienne contemporaine, je fus étonnée de réaliser que la vie sociale dans le récit d’une très jeune fille montrait une forme si prononcée de compétitivité. Je ne puis en faire ici une analyse détaillée. Dans l’analyse, de nombreux éléments du contexte doivent être pris en compte: les modes d’interaction des jeunes filles, l’âge de Cecilia (adolescence), les thèmes culturels généraux médiatisés par des institutions variées, les contradictions générales du „Welfare State” capitaliste, et les problèmes économiques des années 80 et 90. Tandis que la

compétitivité règne sur l'économie capitaliste, l'état-providence en Scandinavie met l'accent sur les valeurs de solidarité, de sécurité, et d'égalité définie comme identité. Les relations d'amitié se tiennent à l'écart de la vie économique. Mais la vie économique est également considérée comme très importante, fondement et moteur de la société. L'idéologie contemporaine est ainsi ambiguë, elle laisse place à de nombreuses interprétations et pratiques institutionnelles.

Cecilia est une jeune fille particulièrement imaginative et talentueuse, mieux capable de s'exprimer que la plupart de ses pairs, et probablement plus consistante dans ses intentions. En poussant plus loin que d'autres certaines aspirations, elle est capable d'exprimer des tendances, des actions, des pensées et des sentiments qui sont en effet très typiques de l'expérience des jeunes filles en Norvège aujourd'hui. Son récit montre à quel point les relations avec ceux de sa génération sont de la plus haute importance, en même temps qu'elles sont d'une grande fragilité. Elle montre avant tout l'importance de la créativité et de l'expressivité dans la vie des jeunes gens.

A travers les spécificités d'une seule analyse, j'essaye de montrer qu'il est très utile d'employer des techniques issues de la critique littéraire pour répondre à des questions sociales et culturelles. Avant tout, j'utilise la critique littéraire pour justifier la méthodologie qui consiste à analyser un récit à la fois. Il faut tout de même dire qu'un récit de vie n'est **jamais** un microcosme de l'ordre social et culturel. Mais un récit de vie peut être lu de telle façon qu'il s'adresse aux grands problèmes.

A l'aide d'une combinaison de perspectives, il est possible de garder l'intégrité de chaque récit sans le regarder comme une unité fermée. En plus, et ceci est le plus important, il est possible de concilier l'idée que ces récits de vie sont des **textes**, liés à d'autres textes, et la revendication des auteurs qui soulignent que leurs récits de vie sont des rapports sur de **vraies vies**.